

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DU DIOCÈSE DE GRENOBLE

LES LYCÉES DE FILLES

La ville de Grenoble vient d'être dotée d'un lycée de filles. Le besoin s'en faisait-il sentir ? Nous ne le pensons pas, car nous ne croyons pas que ce nouvel établissement ait été demandé par les pères, et encore moins par les mères de famille.

Les écoles n' manquaient pas, du reste, jusqu'à ce jour : toutes les classes de la société avaient la possibilité de faire élever les jeunes filles selon leurs désirs et leurs positions respectives. Grenoble avait dans ses murs un grand nombre d'écoles, et dans ses environs plusieurs maisons d'éducation dont la réputation n'est pas à faire, qui répondaient admirablement à la confiance de tous. Les parents n'avaient, on peut le dire, que l'embarras du choix : éducation, instruction, principes religieux, bon esprit, simplicité et modestie, vertus solides et réelles, voilà ce que donnaient aux jeunes filles, les dévouées institutrices qui leur consacraient leur intelligence et leur vie.

Aussi, la société grenobloise conservait ce cachet de distinction qui est une noble tradition de notre pays ; pour maintenir cet esprit, un lycée de filles n'était nullement jugé nécessaire et nous espérons bien que ce ne sera pas à lui qu'aura recours une bonne mère de famille, pour l'éducation de sa jeune fille.

Pourquoi donc alors ce *lycée* qui, disons-le en passant, a comme directrice une *protestante* ? La libre-pensée le réclamait, la franc-maçonnerie le voulait afin d'arriver plus facilement à son but infernal.

Écoutons, en effet, ce que le *Monde maçonnique* disait il y a quelque temps :

« Persuadons-nous bien que nous ne serons réellement victorieux des superstitions et de l'erreur — on sait que les francs-maçons désignent par ces mots les dogmes et le culte catholique — que le jour où nous serons aidés par la femme, que quand elle combattra le bon combat à nos côtés.

« Mais tant qu'il n'en sera pas ainsi, tant que nous n'aurons pas soustrait nos filles à l'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE, tant que l'éducation laïque, civique, républicaine ne les aura pas transformées, tant qu'elles ne penseront pas comme nous, notre œuvre sera vaine, tous nos efforts seront condamnés d'avance à un pitoyable avortement.

« Nous aurons beau changer nos institutions politiques, nous déclarer en République, renouveler de fond en comble nos Constitutions, affirmer les droits de la conscience et de la LIBRE-PENSÉE, nous n'aurons rien fait. »

Voilà l'explication : il faut rendre la femme libre-penseuse, et chasser

bien loin de son esprit, de son âme et de son cœur, toute influence religieuse : il lui faut une « éducation laïque, civique, républicaine. » Grâce à Dieu, jusqu'à nos jours, sauf quelques exceptions, la jeune fille avait échappé aux miasmes impies et révolutionnaires. A côté de l'étudiant elle faisait contraste. Elle était l'ange du foyer, et par sa douce influence, faisait aimer Dieu autour d'elle, en l'aimant naïvement et simplement.

Cette jeune fille pieuse et modeste, devenait une épouse chrétienne. Elle était alors un prédicateur de tous les jours, de toutes les heures, et son mari, malgré les entraînements du mal, demeurait encore clérical par quelque bout. Voilà l'influence qu'il faut détruire à tout prix : de là la nécessité des lycées féminins.

A ces lycées, qui sont *athées*, où il est défendu de parler de Dieu, de religion, *d'une autre vie*, etc., la jeune fille apprendra autre chose que ses devoirs intérieurs et que l'amour de la vie laborieuse, cachée, toute de dévouement et de sacrifices librement, joyeusement acceptés.

Elle ne croira bientôt plus en Dieu ; mais elle croira fermement à la démocratie, à la République une et indivisible. Elle ne tardera pas à se débarrasser du joug trop pesant des vertus évangéliques : à la modestie simple et naïve on verra succéder la fierté de la libre-penseuse, le regard assuré, et l'audace de la lycéenne. Son langage sera libre, très libre, elle rougira peu des gros mots et rien ne sera capable de l'étonner. Alors, l'homme n'aura plus à redouter le censeur d'autrefois : il sera puissamment secondé dans ses révoltes contre Dieu, contre l'Eglise contre l'Etat et toute autorité.

L'expérience des lycées de filles a été faite dans une nation de l'Europe, qui, à l'heure actuelle, est épouvantablement travaillée par l'esprit révolutionnaire : la Russie.

Voici, à ce sujet, les frappantes révélations que faisait M. Keller, à la Chambre des députés :

En Russie, et je prends ici non pas mon jugement personnel, mais le jugement porté par un livre allemand fort sérieux : *La Russie avant et après la guerre*, publié tout récemment, et qui renferme les renseignements les plus instructifs. Voici ce qu'on y lit :

« Vers 1856, l'opinion publique commença à se préoccuper en Russie de ce qu'on appelait l'ignorance des femmes. On fonda pour elles des gymnases destinés à en faire des membres utiles de la nation, et en réalité leur enseignant ce qui n'était destiné qu'aux hommes, l'anatomie, l'embryologie et le reste.

« Aucun frein, aucune notion de religion ne retenait plus les fillettes émancipées, elles mirent leur amour propre à s'affranchir de tout ce que leurs mères avaient respecté. S'occuper de travaux féminins devint une honte. Vêtement, chevelure ont pris un aspect masculin et une tenue cynique.

« Les cours des universités furent encombrés de filles curieuses qui apprirent des professeurs en vogue le réalisme et les principes démocratiques.

« En 1873, cinq cents étudiantes s'étaient déjà inscrites aux cours de médecine et de clinique de Saint-Petersbourg. Les autres universités sui-

vent cet exemple. Ni l'aptitude au travail, ni l'intelligence ne font défaut à ces émancipées. Mais jetées hors de leur voie naturelle, elles arrivent vite aux derniers accès de folie. Elles ont pris part en grand nombre aux complots et aux assassinats nihilistes. Plusieurs centaines d'entre elles ont été envoyées en Sibérie. Ces monstruosité sont les suites inévitables de cette autre monstruosité qu'on appelle l'enseignement sans prêtre. »

Une foule de femmes instruites, nobles et riches, exécutent les atroces commandements des Nihilistes. Depuis le crime commis par Vera Zassulitsch, beaucoup de dames et de demoiselles ont subi des condamnations méritées. Ainsi M^{elle} Batinskoff, fille d'un conseiller d'Etat, nièce d'un général aide-de-camp de l'empereur, et riche de vingt mille roubles de rente, déguisée en paysanne, recrutait des complices dans une fabrique. A Kiew, une multitude de femmes de tout rang ont combattu pour le nihilisme contre la gendarmerie ; M^{elle} Rassowska et M^{elle} Gersefeld, fille d'un général, ont tué des gendarmes ; celle-ci s'est écriée quand on l'a arrêtée : « Nous vous tuerons bientôt tous comme des chiens ! » Une jeune et belle comtesse Panin a pris part au combat. A Odessa, trois demoiselles nobles ont été condamnées ; une d'elles a harangué le peuple et les soldats.

Toutes ces femmes sont diplômées, toutes sortent de ces « lycées de femmes » que la république veut imposer à la France. Aux familles de voir s'il leur convient de faire donner à leurs enfants une éducation qui a de tels résultats.

— M^{gr} Besson, évêque de Nîmes, racontait le fait suivant :

« On présenta un jour à Massillon, déjà vieux, une jeune enfant de douze ans, élevée sans foi et sans Dieu. Massillon l'interrogea, puis, se tournant vers les institutrices de l'enfant. « Elle a beaucoup d'esprit, dit-il, mais elle n'a pas le sens commun. Donnez-lui un catéchisme de cinq sous. » Il était trop tard. Cette enfant s'appela plus tard M^{me} du Deffant ; elle fut la première Française ouvertement impie ; elle vécut en courtisane et mourut en impie. »

Des impies et... autre chose, voilà ce que donneront prochainement à la France les lycées féminins dont le gouvernement va la doter. Alors s'accomplira la parole de M. Keller : « Les femmes chrétiennes avaient fait de la France la première nation du monde, vos libres-penseuses en feront la dernière des nations. »

Nous avons vu ce qu'on veut faire des jeunes filles fréquentant les lycées de la libre-pensée ; dans un prochain numéro, nous dirons ce que seront les épouses et les mères.



LA SEMAINE RELIGIEUSE

DU DIOCÈSE DE GRENOBLE

LES LYCÉES DE FILLES

(2^e article.)

La jeune lycéenne a achevé ses classes. Elle a appris très médiocrement la physique, la chimie, l'hygiène, le droit, la gymnastique, elle a garni son cerveau d'une science frelatée : elle connaît les propriétés des corps, la structure des êtres vivants, etc., etc.

A-t-elle une âme ou n'en a-t-elle pas ? On ne le lui a pas dit ; on lui a appris à ne croire que ce qu'elle voit, et elle n'a jamais vu une âme ; jamais elle n'a rencontré Dieu dans ses promenades du jeudi. Elle n'a jamais rien aimé, jamais rien senti ; la pauvre fille n'a connu d'autres joies que celles de la vanité satisfaite, lorsqu'elle était félicitée par son professeur, couronnée par M. le préfet à la distribution des prix.

Son cœur a été étranger à toute émotion chaste et pieuse, à toutes les consolations de la foi. Les sources vives d'affection se sont desséchées et souvent peut-être ont été honteusement profanées.

En résumé elle est très ignorante de ses vrais devoirs et très forte sur ses prétendus droits. L'âge est venu où elle doit quitter les banes du lycée et décider son avenir.

Si elle est sans fortune, ce qui est la part du plus grand nombre, quelle terrible épreuve ! car désormais elle sera en face de la réalité, et la réalité est pour elle un modeste intérieur, où ne règne pas l'aisance, et dont le travail manuel de chaque instant est la seule ressource. Les rêves se sont évanouis, les illusions de l'imagination ont disparu, et l'austère devoir dépouillé de charmes est désormais le seul compagnon d'une vie de labeur et de peine. Comment portera-t-elle ce fardeau, seule, sans Dieu, sans prière, sans la résignation chrétienne qui se puise aux pieds du Crucifix ! Ne sera-t-elle pas affreusement tentée de se soustraire à ces dures épreuves et de succomber à des périls qui ne lui manqueront pas et qu'elle a rencontrés plus d'une fois, du reste, sur le chemin qu'elle suivait en allant à son lycée ?

La lutte sera inégale : l'honneur et la vertu succomberont.

*
* *

Mais, à la jeune lycéenne qui a fini ses classes, nous supposons quelque aisance. Elle a pu trouver un époux. Que sera ce ménage ? Un écrivain, M. des Houx, l'exposait dernièrement avec une grande vérité :

La voilà mariée ; elle se regarde comme égale à son mari par l'intelligence ; peut-être même est-elle un peu plus savante, car elle a sans doute été plus studieuse.

Elle tient scientifiquement son ménage ; cause avec son mari des affaires de la politique et de la Bourse.

Ces deux êtres identiques s'ennuieront mortellement l'un et l'autre. Quelle fatigue de trouver au foyer, en rentrant des affaires, une femme scientifique ! Quoi ! vous, monsieur, vous serez sevré de cette joie si aimable, de ce plaisir toujours nouveau, qui consiste à instruire votre femme de ces mille choses qu'elle a le bon goût de feindre ignorer, à redresser son jugement que vous trouvez un peu léger, un peu trop sensitif, à l'éclairer sur les choses du jour et du passé, à en faire votre élève ?

C'est elle qui vous en montrera sur ce que vous pensiez savoir, qui opposera des syllogismes à vos dilemmes, invoquera contre nous l'exemple de Philippe-Auguste ou celui d'Anne d'Autriche ! Et vous, madame, vous n'aurez non plus à apprendre à votre mari aucune délicatesse, aucun raffinement de bonté ou de charité ; vous ne pourrez lui montrer que le cœur est souvent plus clairvoyant que l'esprit ; le sentiment, plus ingénieux que la raison ; l'imagination fraîche et alerte, plus pénétrante que le calcul. Car ces qualités féminines, qui achèvent l'union des deux âmes, qui font la grâce et le sourire du ménage, vous ne les avez pas. Elevée en garçon, vous pensez et vous sentez en garçon. Dieu ! que ce ménage est glacial ! C'est la communauté de deux associés, une raison commerciale ; ce n'est pas une famille.

Puis, Dieu n'y est pas. Là on ne prie pas. Jamais, dans le chagrin, l'âme ne s'élève vers le souverain consolateur ; dans la détresse, vers le céleste protecteur. Où Dieu n'est pas, il n'y a pas de charité, pas de repentir. Les querelles ne s'apaisent pas, les fautes ne se pardonnent pas. Entre la femme et le mari, il n'y a pas de conciliation : contre l'ennui domestique, pas de refuge sacré. Quel devoir retient la femme méconnue ? Auprès de qui cherche-t-elle la protection que Dieu ne lui donne pas ?

La raison sociale s'est augmentée de pauvres petits êtres qu'on n'a pas consacrés à Dieu. La mère méprise la superstition : elle n'a pas voué ses enfants à la Vierge ; mais elle sait l'hygiène ; elle les élève au thermomètre et au biberon perfectionné. Elle les aime, car on ne tuera jamais dans une mère l'amour des enfants, mais elle les aime scientifiquement.

Madame a lu *l'Emile* et elle commence, dès l'âge le plus tendre, cette éducation factice et compliquée qui exclut l'idée du devoir et ne repose que sur l'intérêt.

Aucune caresse inutile ; aucune élévation en commun au-dessus des nécessités de la vie. On écarte de ces philosophes en robe courte tout ce qui est inutile, tout ce qui n'est pas positif.

On ne leur a jamais parlé d'aucun devoir : mais ils connaissent à merveille et par expérience le droit de la force. Ils ne savent qu'une chose, qui est positive, c'est qu'ils sont faibles et que leurs parents sont forts. Le juste, c'est ce qui est possible ; l'injuste, ce qui ne l'est pas.

Leurs petits cœurs sont secs, comme celui de leur mère, qu'ils craignent et qu'ils n'aiment pas.

Comme ils n'ont pas peur de Dieu, ils se soustraient au châtement par le mensonge ; leurs instincts ne sont réprimés que par la peur.

On leur enseigne d'ailleurs beaucoup de choses, et leur mère est une institutrice qui arrache à pleines mains les superstitions et les préjugés de

l'enfance. Ces pauvres petits savants ne rendent jamais grâce à Dieu pour le pain quotidien ; et c'est au fumier qu'ils rapportent tout l'honneur de la moisson. Jamais leur imagination ne s'est éprise des pieuses légendes ni des contes enfantins : on ne leur permet de lire que les romans scientifiques de Jules Verne, ou les œuvres de M. Louis Figuier.

Pour catéchisme, ils ont un manuel du parfait républicain, qui les confirme dans l'opinion qu'il faut toujours être de l'avis du plus grand nombre, c'est-à-dire du plus fort.

Aussi battent-ils leurs sœurs et méprisent-ils leur bonne, qui n'a pas le droit de les frapper.

Aussitôt qu'ils seront en âge, on les enverra dans une bonne caserne de jeunes gens ou de jeunes filles pour se préparer aux examens, qui sont le but unique, le seul rêve de leur jeunesse !

De cette enfance, ils ne garderont que le souvenir d'un ennui profond, ils estimeront leurs parents à l'égal des professeurs primaires qui leur ont donné des notions imparfaites des premières sciences, et les ont punis parce qu'ils étaient les plus faibles.

A femme impie, mari méprisant ; à mère impie, fils ingrat.

